

Les voies de la dépendance *Hommes à louer* de Rodrigue Jean

Jean-Philippe Gravel

Volume 28, Number 1, Winter 2010

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/60985ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Association des cinémas parallèles du Québec

ISSN

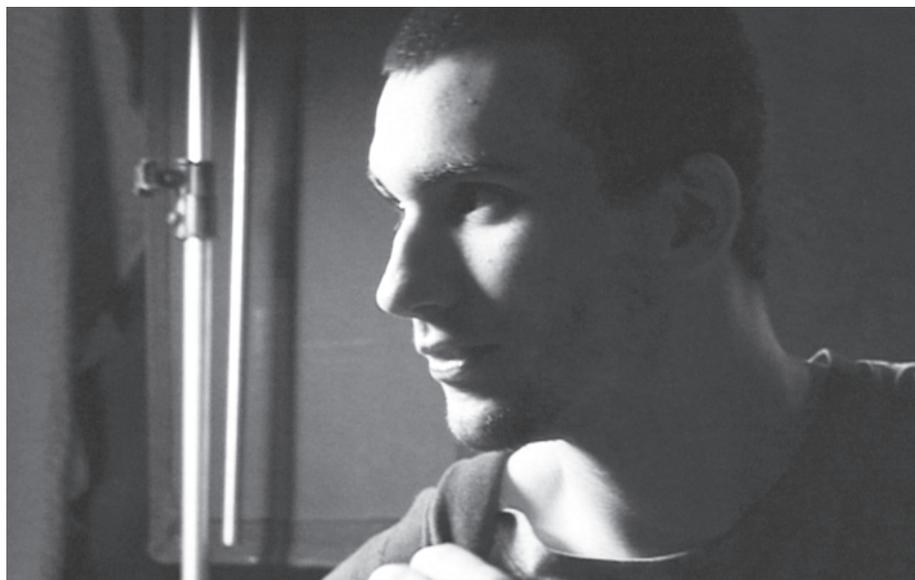
0820-8921 (print)

1923-3221 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this review

Gravel, J.-P. (2010). Review of [Les voies de la dépendance / *Hommes à louer* de Rodrigue Jean]. *Ciné-Bulles*, 28(1), 53–53.



Hommes à louer

de Rodrigue Jean

Les voies de la dépendance

JEAN-PHILIPPE GRAVEL

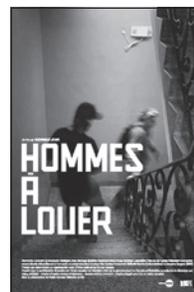
D'évidence, **Hommes à louer** se présente comme un film sur la prostitution masculine. On y entre en s'interrogeant : serait-ce la curiosité morbide ou le voyeurisme, qui nous attire vers les confidences de cette poignée de travailleurs du sexe que Rodrigue Jean a filmés et écoutés ? Pour peu qu'il se laisse happer par le film, le spectateur franchit ce premier cercle infernal pour en découvrir un second : celui de la dépendance au crack à laquelle les méandres d'une histoire personnelle tragique a mené ces hommes. Dépendance absolue qui régit désormais le quotidien de ces individus et les enfonce toujours plus dans la spirale de la pauvreté, de la criminalité, de la marchandisation du corps, de la prison ; et, enfin, de la maladie. « La came est le produit idéal, la marchandise par excellence. Nul besoin de boniment pour séduire l'acheteur ; il est prêt à traverser un égout en rampant sur les genoux pour mendier la possibilité d'en acheter. Le trafiquant ne vend pas son produit au consommateur,

il vend le consommateur à son produit », disait William Burroughs, écrivain et ex-toxicomane, dans *Le Festin nu*. Au fond, **Hommes à louer** est un film sur l'algèbre du besoin, et c'est en arpentant ce qui semble les espaces de la plus extrême marginalité que son regard s'ouvre pour embrasser la société et l'humaine condition tout entières.

On aurait tort de croire, en effet, que le prostitué masculin se place hors du tissu social pour entrer dans celui de la rue, qui serait sans point de contact avec le nôtre. Ce monde-là — ses sujets sont là pour en témoigner — est aussi une lentille qui révèle et dénude un versant inhérent à toute société. L'un des prostitués du film — le seul à n'avoir pas voulu se montrer à visage découvert — n'hésite pas à parler de ses clients juristes, députés et autres hommes de loi qui, dit-il (je cite de mémoire) « se prennent pour Jésus-Christ le jour en votant des lois contre nous pour devenir, la nuit venue, le diable en personne ». D'autres témoignages attestent ce lien fondamental et secrètement tissé entre le client, qui se place au-dessus des lois, et le prostitué, que la loi criminalise, quoique

certaines de ses représentants n'hésitent pas, dans les faits, à acheter ses services.

En défendant farouchement sa mise en scène (dont une durée inhabituelle de 143 minutes et un montage chronologique qui marque le passage des mois par des intertitres, au lieu de procéder par recoupements thématiques dans le discours des sujets), Rodrigue Jean assume un choix éthique qui prévaut sur le confort de l'expérience du spectateur. Certes, il y a des redites ; certes, **Hommes à louer** pourrait être un peu plus court, mais la fidélité au principe même de ces rencontres (qui se sont échelonnées sur un an) semblait l'exiger. La spirale infernale de la dépendance qui mène à la prostitution, c'est aussi ce ressassement d'idées fixes, ce discours qui tourne sans cesse sur lui-même qu'adoptent ceux qui y sont pris. Un discours au détour duquel, pourtant, il arrive que tombe une perle d'une rare lucidité, où la fatalité et la faible estime de soi deviennent un regard sans concession sur l'injustice et le capitalisme sauvage. Cela sans compter ces aveux de proximité discrets, ces signes de complicité vulnérable et touchante où les « hommes à louer » reconnaissent Rodrigue Jean comme un intime, sans peut-être vraiment savoir la valeur de ce qu'il leur donne en retour, devant nous, spectateurs : leur humanité. Un don, bien sûr, qui n'a pas de prix. ▀



Québec / 2009 / 143 min

RÉAL. ET SCÉN. Rodrigue Jean IMAGE Mathieu Laverdière MUS. Tim Hecker MONT. Mathieu Bouchard-Malo PROD. Nathalie Barton et Jacques Turgeon DIST. Office national du film